devoir être utile à la société et à la religion. Ainsi, M. Morisset, c'est une opposition formidable que vous allez avoir à rencontrer. Vous n'avez besoin cependant pour la vaincre que de constance et de résolution. Ce sont les seules armes qu'il faille employer contre le mal.

Toutefois il est un écueil plus redoutable encore que je dois vous signaler. Il se rencontre souvent des hommes qui, avec des lumières et des vertus, s'opposent au bien sans le savoir. Parmi eux s'en trouve en particulier qui tiennent aux vieilles traditions, et qui croiraient s'écarter de la voie du devoir, en dérogeant à une manière d'agir consacrée par l'expérience de plusieurs siècles. Chaque jour, témoins des désastres causés par les innovations, ils ont enveloppé dans une condamnation commune tout ce qui porte le caractère de la nouveauté. Toute entreprise extraordinaire les effraie, comme si le seul moyen de ne pas donner contre les écueils était de suivre constamment la trace que nous ont frayée nos ancêtres.

Je ne nie pas que de tels principes ne soient bons en eux-mêmes et qu'il ne convienne de respecter ceux qui les professent. Mais il faut savoir éviter l'exagération. Si l'on eût toujours pensé comme eux, nous en serions encore, à l'heure qu'il est, à nous vêtir de peaux d'animal et à n'avoir que des glands pour nourriture.

Une réflexion se présente maintenant à l'esprit : c'est que, si l'établissement de M. Morisset doit essuyer tant d'assauts, il a besoin d'être assis sur des bases solides pour ne pas être ébranlé. Je vous proposerai en conséquence certaines mesures que je crois propres à assurer sa stabilité et son développement. Ce qui importe avant tout, c'est que les directeurs de l'Université soient placés dans les conditions les plus favorables pour agir. Il serait bon d'abord qu'ils fussent peu nombreux. Dans une assemblée considérable se trouve réunie sans doute une plus grande somme de lumière, mais l'expansion en est toujours plus difficile. Comme chacun croit devoir introduire ses réformes, il se suggère beaucoup de choses et la confusion qui en résulte est cause qu'il ne s'en décide presqu'aucune. Ensuite ce n'est pas sans peine que l'on peut maintenir l'entente et faire régner un même esprit dans ces assemblées. Il s'y fait moins d'ouvrage et celui qui se fait est moins bon. Les membres du conseil devraient aussi tous se trouver près d'un centre commun, celui de l'Université. Ils pourraient alors suivre la marche journalière des affaires, et se consulter au besoin. Autrement les résolutions seront toujours trop tardives et ne pourront être prises à propos. Il faudrait en même temps qu'ils jouissent d'une grande liberté dans l'exercice de leurs fonctions. C'est pourquoi les pouvoirs conférés par la charte devraient être exprimés en termes généraux, de manière à ne les empêcher jamais de se conformer aux exigences que pourraient faire naître des circonstances inattendues. Avec de telles précautions on préviendra bien des embarras et des difficultés.

Les destinées du nouvel établissement dépendront aussi en grande partie des professeurs que l'on choisira. Je voudrais que les chaires ne fussent jamais remplies que par des hommes d'un mérite incontestable, qu'il n'y siégeât jamais que des professeurs dont le talent, le savoir, fussent universellement reconnus. Dans l'intérêt de l'établissement comme dans celui du pays, il vaut mieux qu'elles restent vacantes que d'être mal occupées. Bâtiments, musées, bibliothèques, tout doit être subordonné à cette première nécessité d'une bonne institution : avoir d'excellents professeurs. Ce sera aux directeurs de l'Université à y pourvoir.

Quant à ces derniers, bien des qualités seront indispensables à l'exercice de leur charge. Qu'ils soient désintéressés. L'amour du gain gâte tout. Il est particulièrement fatal aux lettres et aux sciences. Les sacrifices qu'elles demandent ne peuvent s'accorder avec les étroits calculs de l'intérêt. Qu'ils soient conciliants, qu'ils sacrifient volontiers toute prérogative, tout privilége qui ne sera point essentiel au bien de l'Université. Qu'ils n'en réclament jamais d'autres pour les élèves que ceux de se montrer toujours des jeunes gens honnêtes et capables. Ce sont les seuls que doive ambitionner une jeune homme qui a le sentiment de sa force. Qu'ils soient fermes et persévérants. C'est là surtout ce qui importe pour un institution naissante. Qu'ils ne prennent leur partie qu'à la suite de mures délibérations, mais, après l'avoir pris, qu'ils marchent sans s'inquiéter des clameurs, sans s'inquiéter des obstacles. S'ils suivent cette voie, ils ne peuvent manquer d'arriver à leur but, quelque modiques que soient leurs ressources, quelque grandes que soient les difficultés. Avec le temps la goutte perce la pierre. Enfin ce serait pour moi un grand sujet de consolation qu'ils voulussent bien être modestes, et ne pas avoir recours au tapage, aux réclames au *humbug*. Une Université digne de ce nom doit dédaigner ces petits moyens de charlatans. Je crains cependant qu'on ne soit tenté de s'en servir. La mode est si puissante en cela comme en toutes choses. Le bien ne se fait plus maintenant qu'au bruit de la trompette. Institutions et particuliers, chacun quête des éloges pour arriver au gain.... au gain, ce grand mobile du siècle de progrès ! De grâce, M le donateur, faites en sorte que votre établissement recherche d'autres moyens de succès, que ceux qu'ont inventés des marchands de salspareille et de pilules brevetées.

DISCOURS DE M. P. DOHERTY.

Les réponses déjà faites à MM. Tremblay et Chabot me paraissent de nature à ne laisser aucun doute dans votre esprit, de sorte qu'il serait, je pense, inutile pour moi de prolonger ces débats et d'amener de nouveaux arguments à l'appui de ceux qu'on a allégués en faveur de l'établissement de l'Université. Mais je remarque qu'il est un côté de la question que personne n'a encore examiné, et qui mérite pourtant, à mon avis, une considération toute spéciale. — Je m'étonne que les Messieurs qui m'ont précédé n'aient pas attiré votre attention vers ce point, je serais même tenté d'exprimer des regrets de ce qu'un sujet aussi important soit tombé en de si faibles mains, si je ne savais qu'en dépit de ce qui arrive, il est presque défendu de parler de soi dès le début.

Les avantages qui doivent résulter de cet établissement ne se réaliseront vraiment qu'à une condition ; c'est que les élèves travaillent : or, c'est précisément là une des plus grandes difficultés que l'on rencontre dans la direction des établissements de ce genre.

Les Universités doivent être dans les villes ; on l'a dit et c'est très-vrai. Il est même à désirer qu'elles soient établies dans des villes considérables, car elles y trouvent des ressources qu'elles n'auraient point ailleurs au même degré ; mais dans les villes, dans les grandes villes surtout, que de dangers pour la jeunesse ! dangers de dissipation, dangers de mauvaise compagnie, dangers plus déplorables encore d'habitudes condamnables et vicieuses. Le mal n'est pas incurable, me direz-vous ; le remède se trouve dans une discipline sévère et bien ordonnée. — Cela se peut ; mais je n'y ai pas grande confiance ; les règlements sévères sont assez faciles à fabriquer ; mais c'est tout autre chose lorsqu'il s'agit de les faire exécuter. Lycurgue perdit un œil à ce jeu ; et certes, tout le monde le sait, il y a eu depuis lui plus d'un Lycurgue qui aurait eu à se féliciter, si c'eût été là son seul sujet de plainte. Cependant, comme on l'a dit, le mal n'est pas incurable ; et voici le remède, que je proposerais comme préférable peut-être même unique.